

## Article

---

« Côte-Nord, terre de convergence »

Pierre Frenette

*Histoire Québec*, vol. 15, n° 2, 2009, p. 9-15.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/11466ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)



nordique et réussissent à identifier les différentes nations nord-côtières. Ces dernières partagent alors une langue et une culture innues communes, mais elles s'identifient chacune à des territoires bien spécifiques.

La nation la plus connue, celle-là même que Champlain baptise *Montagnais* et qu'il rencontre à Tadoussac en 1603, regroupe, selon certains historiens<sup>2</sup>, trois bandes d'hiver différentes. Celle qui fréquentait les vallées des montagnes de Charlevoix a vivement impressionné le fondateur de Québec, mais une autre occupait alors le Saguenay et une autre la Rive-Sud, juste en face. Les trois se rencontraient à Tadoussac avec leurs alliés du

moment pour les grandes manœuvres commerciales et militaires au début de la belle saison.

Cette distinction essentielle entre les bandes d'hiver, généralement associées aux rivières qui donnaient accès à leurs territoires familiaux d'hiver, et les grands regroupements des bandes d'été explique certaines confusions : ainsi, la nation des *Betsiamites*, mentionnée par Champlain lui-même peu avant sa mort, faisait plutôt partie de la grande nation des *Papinachois*, les « gens rieurs », qui regroupait des bandes associées aux rivières Bersimis, Outardes et Manicouagan. Un groupe de familles de cette nation, appelé

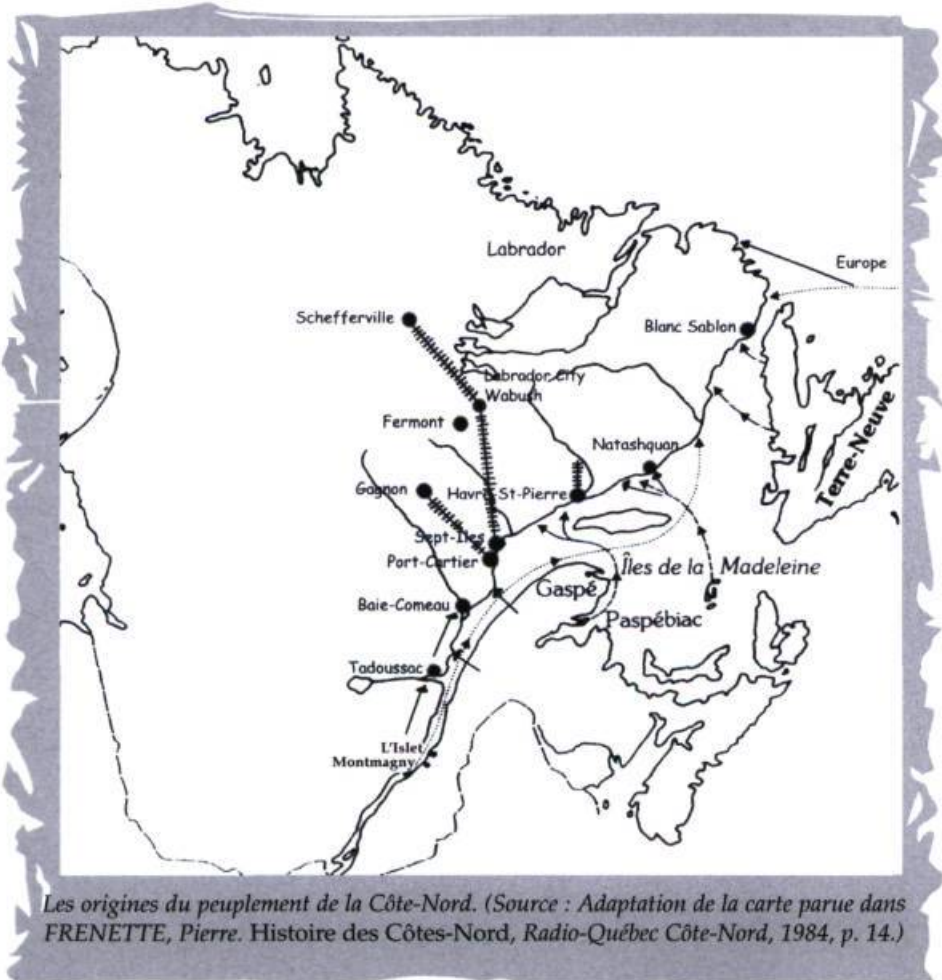
*Papinachois des terres*, vivait même en permanence à l'intérieur des terres, du côté du lac Manicouagan.

Plus à l'Est, dans les environs de Sept-Îles, on retrouvait une nation dite *Oumamiouek*, « les gens de l'est » en langage innu. Encore plus loin, des groupes orientaux appelés *esquimaux* regroupaient indistinctement des Innus et des Inuits qui fréquentaient alors les deux rives de la pointe du Labrador.

Il faut ajouter à cette courte liste deux nations, encore mal identifiées par nos chercheurs contemporains : des *Ouchestigoueks* et des *Nascapis* qui sillonnaient les grands plateaux de l'intérieur du Labrador.

L'introduction de la patronymie occidentale par les missionnaires (qui baptisent les infidèles avec un remarquable enthousiasme) pose d'intéressants problèmes aux généalogistes : aux autochtones qui portent déjà un surnom innu parfaitement individualisé, les missionnaires rajoutent des prénoms, entre autres des Pierre et des Marie, tirés des textes sacrés chrétiens, et même des patronymes, la plupart du temps empruntés aux commis-négociants qui servaient régulièrement de parrains de service. De là, des Picard et des Saint-Onge qui sont bien loin de leur région française nominale.

Un cas intéressant, celui du patronyme Desrochers donné à un nouveau-né innu de La Malbaie en 1737; mais ses descendants décident d'innuïser le



Les origines du peuplement de la Côte-Nord. (Source : Adaptation de la carte parue dans FRENETTE, Pierre. Histoire des Côtes-Nord, Radio-Québec Côte-Nord, 1984, p. 14.)

patronyme et d'appeler l'enfant Ashini, c'est-à-dire « roche » en innu. Quelques générations plus tard, certains descendants décident de revenir au nom français devenu...Rock. Les deux patronymes sont encore présents à Betsiamites aujourd'hui.

Toute la population nord-côtière reste essentiellement autochtone jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : le système du Domaine du roi mis en place aux débuts de la Nouvelle-France interdit d'ailleurs le peuplement euro-canadien pour mieux isoler les bandes innues, obligées de vendre leurs précieuses fourrures au locataire choisi par le gouvernement.

### Les pionniers

L'abolition du monopole royal en 1843 provoque dans les années suivantes une véritable ruée vers les terres et les forêts vierges du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord : les Tremblay, les Bouchard, les Simard de Charlevoix construisent des barrages et des scieries, défrichent les meilleures terres et multiplient les paroisses qui s'étendent depuis Sacré-Cœur sur le Saguenay jusqu'à Portneuf, en Haute-Côte-Nord.

Mais à la même époque, des familles de la Rive-Sud et du Bas-du-Fleuve s'intéressent à ces nouveaux territoires. C'est ainsi que des Boucher, des Côté, des Ross, des Labrie vont traverser le fleuve, certains vers Les Escoumins, d'autres vers la péninsule Manicouagan, Godbout ou Baie-Trinité.

Cette invasion massive de leurs territoires ancestraux perturbe profondément les Innus qui multiplient les protestations et les pétitions auprès du gouvernement du Canada-Uni. La situation est d'autant plus inquiétante pour eux que les autorités gouvernementales commencent à vendre, à bon prix, les droits de pêche au saumon dans les meilleures rivières à certains *sportsmen* privilégiés, entre autres à des banquiers, des officiers de l'armée impériale, des juges... Pour faire taire les critiques, en particulier celles des missionnaires révoltés par ces injustices flagrantes pratiquées au nom du progrès et de la civilisation, le gouvernement crée la Réserve Manicouagan en 1951, vite démenagée à Betsiamites dix ans plus tard. Il s'agit d'un petit territoire littoral qui veut, initialement, regrouper toutes les familles innues de la région pendant leur séjour estival près du fleuve. Il faut d'ailleurs rappeler que les longs séjours dans les forêts de l'intérieur se continuent jusqu'aux années 1950 pour les familles de Betsiamites, aujourd'hui Pessamit.



Banc de scie avec moteur à gazoline, Pointe-Lebel. (Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Réserve de Betsiamites marque la grande frontière du Labrador, car c'est là que s'arrêtent alors les peuplements originaires de Charlevoix et de la vallée du Saint-Laurent, là que se concentre, l'été, le monde autochtone traditionnel dont les mouvances s'étendent sur toute la grande péninsule du Québec-Labrador, et là que s'installent les multiples



Nouveau magasin de la Baie d'Hudson et maison du commis, Betsiamites, avant 1920. (Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)

peuplements maritimes venus de la Gaspésie, des Îles de la Madeleine, de la Baie-des-Chaleurs, de Terre-Neuve et même d'Outre-Atlantique.

À l'est, au XIX<sup>e</sup> siècle, les peuplements maritimes permanents s'installent les uns après les autres, là où plusieurs familles canadiennes (donc de la vallée du Saint-Laurent) s'étaient établies dans les postes de pêche de la Basse-Côte-Nord, maintenant libérés du monopole de la Labrador Company, disparue en 1820. Des Beaudoins, des Joncas, des Dumais s'établissent alors, entre autres, à Blanc-Sablon et à Tête-à-la-Baleine. Ces nouveaux arrivants viennent y rejoindre des pionniers originaires d'Angleterre (dont des Jones et des Lloyd) ou d'Écosse (des Robertson...) qui avaient repris à leur compte la pêche aux filets du saumon et des loups-marins dans les multiples archipels du coin.

Trois peuplements maritimes distincts complètent le décor dans les décennies suivantes. Il y a d'abord les Madelinots, des îliens chassés de leurs villages par un seigneur abusif qui s'installent à Pointe-aux-Esquimaux (aujourd'hui Havre-Saint-Pierre), à Natashquan et à Aguanish. Ces premiers Cayens, comme on les surnomment, y amènent leurs grandes goélettes familiales et leurs traditions de chasse au loup-marin, de pêche à la morue et au hareng. Depuis leur installation, les Boudreau, Cormier, Jomphe, Vigneault, Landry ont marqué profondément la culture québécoise.

Leurs descendants occupent aujourd'hui la portion orientale

de la sous-région de la Minganie, en vis-à-vis des villages Pasbéya de l'ouest; pour leur part, les familles de Rivière-au-Tonnerre, de Rivière-Saint-Jean, de Magpie descendent plutôt des nombreux engagés originaires de la Baie-des-Chaleurs, amenés sur place à compter des années 1860. Les Girard, les Beaudin, les Loïselle se sont installés près des comptoirs des grandes compagnies de pêche jersiaises, dont les fameux Robins qui multiplient alors les postes de pêche sur le littoral nord-côtier. On retrouve encore aujourd'hui les descendants de ces immigrants jersiais : des Touzels, des Vibert..., qui habitent ces villages où on retrouvait des centaines de barges, ces petites goélettes qui facilitaient la pêche à la morue sur les bancs, près des côtes.

Plus à l'est, en Basse-Côte-Nord, des anglophones originaires de Terre-Neuve, catholiques ou protestants, débarquent en grand nombre à compter de 1860. Les familles Jones, Anderson, Ranson, Rowsell, entre autres, fondent des dizaines de postes et des villages comme Harrington Harbour, Mutton Bay, Chevery...

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la Côte-Nord compte environ dix mille habitants qui se répartissent entre les fermiers-bûcherons au sud-ouest, les différents peuplements de pêcheurs étalés au nord-est et, dans l'arrière-pays, une dizaine de bandes innues dispersées au hasard des grandes rivières.

## Les grands chantiers du XX<sup>e</sup> siècle

À compter des années 1930, la Côte Nord se transforme radicalement, à mesure que les grands chantiers industriels se succèdent.

Il y eut d'abord d'intenses migrations saisonnières entraînées par la fulgurante croissance de la production de bois à pâte qui exigeait une main-d'œuvre supplémentaire de milliers de travailleurs forestiers. Histoire d'alimenter les dizaines d'usines de pâte et papier construites dans les années précédentes au Québec et en Ontario, un chapelet de petites exploitations forestières, couplées d'installation portuaires, se met en place depuis Sacré-Cœur sur le Saguenay jusqu'à Pointe-Noire dans la baie de Sept-Îles, où la compagnie *Gulf Pulp and Paper* a fait construire une petite usine de pâte et papier. Selon le témoignage de monseigneur Labrie, qui dénonçait d'ailleurs la situation, ils sont quelque cinq mille travailleurs forestiers saisonniers à quitter leurs familles de la Rive-Sud pour traverser le fleuve à chaque automne, à destination des multiples postes nord-côtiers.

Une étape décisive est franchie en 1923 quand un industriel du Midwest américain, Robert R. McCormick, s'intéresse aux riches réserves forestières des rivières Outardes et Manicouagan et accepte de construire sur place, à l'embouchure de la rivière, un quai, une usine hydroélectrique, une usine ultramoderne, et une ville dotée de tous les services modernes disponibles.

Lors de l'ouverture finale de la ville de Baie-Comeau en 1937, les cadres sont anglophones, selon la coutume de l'époque, et viennent surtout d'Ontario où la compagnie possédait déjà une usine. La plupart des employés francophones sont plutôt originaires de la Rive-Sud, en particulier de la région de Matane où les gens, familiers des chantiers nord-côtiers, sont enchantés de trouver un travail salarié permanent avec même, en prime, une dinde à Noël!

Deux lames de fond déferlent sur la région dans les années 1950 : celle des développements hydroélectriques centrés sur Forestville et Baie-Comeau et celle des développements miniers qui pivotent autour de Port-Cartier et Sept-Îles.

Au début des années 1950, la jeune entreprise d'État, Hydro-Québec, alors confinée à la seule région montréalaise et ceinturée d'un réseau d'entreprises privées concurrentes comme *Shawinigan Water and Power Co.* ou *Quebec Power Co.*, décide de se lancer dans son premier grand projet nordique sur la rivière Bersimis, disponible en raison même de son éloignement. Hydro-Québec construit donc les barrages de Bersimis 1 et 2 tout en améliorant considérablement ses capacités de transport d'énergie. De là une belle croissance de la ville portuaire de Forestville qui connaît alors un véritable âge d'or.

Plusieurs des employés arrivent des villages voisins de la Haute-Côte-Nord et du Saguenay. Les fermiers-bûcherons troquent la



Carte présentant les principales centrales hydroélectriques du territoire québécois en 1989.  
(Source : PRÉVOST, Pierre, Atlas énergétique du Québec, Gouvernement du Québec, Direction des communications, Ministère de l'Énergie et des Ressources, 1989)

hache, la herse et les chevaux pour des scies, des volants de camions et des leviers de bulldozers.

Le mouvement migratoire prend une ampleur remarquable avec la séquence des grands chantiers des sept centrales des rivières Outardes et Manicouagan qui débutent en 1959 et se continuent pendant les vingt années suivantes. Au plus fort des travaux, en 1967, les travailleurs sont au nombre de six mille, de toute provenance, à s'activer dans la région. Si beaucoup « s'ennuient à la Manic »

en attendant de retourner chez eux, beaucoup s'installent sur place, en particulier quand Hydro-Québec offre à ses employés de Micoua, le village temporaire créé pour abriter les travailleurs de Manic 3 et Outardes 2 et 3, la possibilité de conserver leurs maisons mobiles, à la condition toutefois qu'ils en assument les coûts de déménagement. Plusieurs employés s'empressent d'acheter des lots à Baie-Comeau, à Pointe-Lebel, à Raguénau pour y loger leur famille, quand eux-mêmes s'expatrient dans les nouveaux chantiers de la Baie James.

Plus à l'est, au cours des mêmes décennies, Sept-Îles représente un véritable Eldorado pour de nombreux immigrants attirés par les salaires pharamineux et les milliers d'emplois générés par les grands chantiers miniers du Moyen-Nord. L'aventure démarre en 1949 : un consortium américain décide d'exploiter les riches dépôts miniers du Labrador et s'engage dans le gigantesque défi de construire un chemin de fer de plus de 600 kilomètres à travers une nature difficile et des climats sibériens vers la nouvelle ville minière de Schefferville. Appuyé par un

gigantesque pont aérien, le chantier compte à une certaine époque plus de 5000 ouvriers venus de tous les pays de la planète. Sept-Îles devient même, dans le recensement de 1961, la ville la plus cosmopolite du Canada!

Et la valse du développement reprend de plus belle en 1960 avec la construction d'un deuxième chemin de fer, long seulement de deux cent cinquante kilomètres celui-là, entre Port-Cartier et Gagnon; cette ville est créée par la Compagnie minière Québec-Cartier au

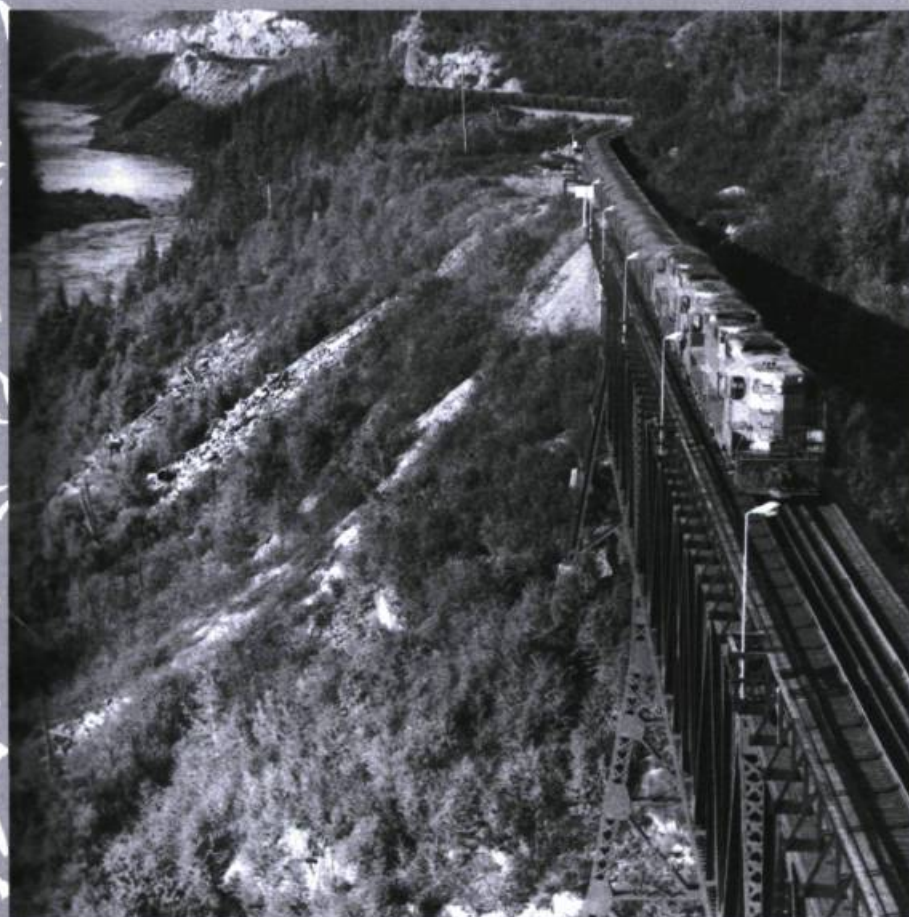
moment même où deux nouvelles villes minières terre-neuviennes, Labrador City et Wabush, apparaissent à mi-chemin de la ligne Sept-Îles-Schefferville. Une dizaine d'années plus tard apparaîtra Fermont, la troisième ville minière québécoise.

La Côte-Nord atteint un sommet de 115 000 habitants en 1976 et compte dorénavant deux centres urbains qui se disputent le titre de capitale régionale. C'est là que se développent les services plus spécialisés de santé et d'éducation, grâce surtout à deux cégeps qui témoignent à leur façon d'une nouvelle aire des services. Les centres commerciaux et les services professionnels ne tardent pas à se multiplier.

### Consolidation

La croissance s'est évidemment ralentie après l'effervescence des décennies d'après-guerre. Les derniers grands chantiers d'Hydro-Québec se sont espacés : il y a eu la deuxième centrale de Manic 5, dite de puissance additionnelle (P.A.) dans les années 1980; suivra Sainte-Marguerite (SM3) dans les années 1990, Toulousteuc dans les années 2000, puis viendra La Romaine, construction annoncée pour les années 2010. Sans oublier le remplacement, à coûts de centaines de millions de dollars, des premiers équipements installés depuis maintenant un demi-siècle, devenus aujourd'hui désuets.

Les hauts et les bas de l'industrie du fer ont défrayé les manchettes à plusieurs reprises au fil des ans, en particulier lors de la fermeture de la mine de



*Le train qui relie Sept-Îles à Schefferville. (Source : PONTAULT, Alain et al. Collaboration de Gilles Vigneault et Georges Dor, « La grande aventure du fer », LEMÉAC, Montréal, 1970)*

Schefferville en 1982 et du démantèlement de la ville de Gagnon en juin 1984.

Enfin, l'industrie du bois a subi les aléas de la concentration industrielle : tous les petits villages forestiers ont fermé leurs quais et les installations pour le chargement des bateaux (arboriducs) depuis les années 1970 alors qu'une usine de pâte s'est ajoutée à Port-Cartier, que celle de Baie-Comeau s'est considérablement agrandie et que plusieurs grandes usines de sciage sont apparues dans le décor nord-côtier.

Tout ceci n'explique qu'en partie le tassement démographique nord-côtier. Si la population régresse puis se stabilise à quelque 100 000 personnes dans les derniers recensements, cela s'explique aussi par l'exode des aînés en mal de retour aux sources et celui des jeunes en quête d'émancipation personnelle.

Le beau côté de la médaille, c'est l'enracinement et la quête d'identité des nord-côtiers d'aujourd'hui, conscients de la fragilité des miracles économiques et de l'importance de leur propre détermination à développer leur petit continent.

## Notes

- <sup>1</sup> CHEVRIER, Daniel. « Les premières populations humaines : 8500 à 2000 ans avant aujourd'hui », dans Pierre Frenette, *Histoire de la Côte-Nord*, coll. les régions du Québec 09, IQRC, Sainte-Foy, 1996, p. 73 à 104.
- <sup>2</sup> DUFOUR, Pierre, « De la Traite de Tadoussac aux King's Posts : 1650-1830 », dans Pierre Frenette, *Histoire de la Côte-Nord*, coll. les régions du Québec 09, IQRC, Sainte-Foy, 1996, p. 179 à 226.

# Le magazine Histoire Québec

Prix à l'unité 7 \$  
 Abonnement pour un an (3 numéros) 19 \$  
 Abonnement pour 2 ans (6 numéros) 35 \$  
 Abonnement pour 3 ans (9 numéros) 53 \$

Information : [www.histoirequebec.qc.ca](http://www.histoirequebec.qc.ca), sous rubrique « Magazine HQ » • 514 252-3031 • [fshq@histoirequebec.qc.ca](mailto:fshq@histoirequebec.qc.ca)